

Leur mère était devenue vieille ; elle exprima le désir de les accompagner, et j'y consentis volontiers. Mon fils, qui était d'âge à se conduire, aima mieux rester parmi les Indiens ; comme le temps de lui donner de l'éducation et de le former à un nouveau genre de vie était passé, je consentis à lui laisser la liberté du choix. Plusieurs Indiens nous accompagnèrent dans les quatre premières journées de voyage, et je continuai ma marche avec mes deux filles et leur mère.

Je ne retournai point au lac des Bois par le Begwionuskosebe ; je préfèrai prendre une autre route, moitié par terre, moitié par eau. Si l'on remonte la *Mauvaise Rivière*, il y a un raccourci en prenant la rivière de l'Esturgeon, et ensuite un portage pour rejoindre le cours d'eau principal. Près de l'embouchure de la rivière de l'Esturgeon, était alors un village ou camp de six ou sept cabanes. Dans cette bande se trouvait un jeune homme nommé Omezhuhwutoons ; fustigé, peu de temps auparavant, par ordre de M. Cote, pour quelque acte répréhensible, commis dans les alentours du comptoir, il en gardait un profond ressentiment : instruit de mon passage, il vint me rejoindre dans son petit canot.

Ce jeune homme affecta d'une manière assez étrange de s'entretenir avec moi, et prétendit qu'il existait entre nous des relations de famille. Il campa la nuit avec nous, et le matin nous partîmes ensemble.

Vers la nuit, lorsque nous nous arrêtâmes pour camper, le jeune homme ne tarda pas à s'éloigner. Fort occupé, en apparence, à mon campement, je ne le perdais pas de vue ; tout à coup je me rapprochai de lui, et je le trouvai au milieu de toutes ses médecines étalées ; il roulait, autour d'une balle, un nerf de daim, d'environ cinq pouces de longueur. Je lui dis : « Mon frère (c'était ainsi qu'il m'avait lui-même nommé), si vous manquez de poudre, de